Ferland, Charles-Etienne. *Dévorés*. Ottawa : L'interligne, 2018. 211 p.

D'où viennent ces descriptions de guêpes et ces fascinantes litanies de termes scientifiques ? Naturellement, d'un entomologiste comme Charles-Etienne Ferland, qui signe avec *Dévorés* son premier roman, un récit de science-fiction, froidement dystopique, palpitant en raison du suspense adroitement ménagé, sympathique du fait de personnages qu'unit l'amitié, et convaincant grâce à un style sûr et précis qui sert les descriptions d'un Montréal dévasté par des tremblements de terre et pillé par les rares survivants qui maraudent dans des rues jonchées de cadavres et de débris.

Dévorés développe des motifs que la science-fiction privilégie volontiers : le règne animal qui prend le dessus et devient monstrueux, la décrépitude irrémédiable de la ville, l'extrême violence des rescapés, le scientifique fou dans son laboratoire, le rêve d'une île inaccessible sur laquelle un être seul échapperait à la catastrophe, les échecs répétés et un surprenant courage, tel que nous ne l'aurions jamais, condamné à de futilités actions. Montréal, dont les noms et les descriptions de rues et de lieux accompagnent les pérégrinations téméraires des personnages, n'est plus, au bout d'un hiver cauchemardesque, qu'une ruine spectrale habitée par la pestilence que dégage la décomposition des corps.

Jack, protagoniste principal et auteur d'un journal personnel dont différents extraits sont insérés dans la narration, Frank, Chad et Maddie partagent un appartement d'étudiants et une vie insouciant, jusqu'à l'apparition d'immenses guêpes qui anéantissent les récoltes et démembrer les malheureux qu'elles rencontrent lorsqu'elles entrent dans la ville et ses banlieues. L'invasion est planétaire. Dans leur coin du Canada, Jack et ses camarades sont bien vite confrontés aux vicissitudes indénombrables d'une existence bouleversée, sans chauffage ou électricité, en pénurie de nourriture, aiguillonnée par la peur, le froid et le besoin sans cesse renouvelé de se réfugier dans des cachettes insalubres.

Dans son cahier, Jack se confie : « L'infestation a tout balayé. Mes rêves de collégien, les gens que j'aimais. Même les lieux que je connaissais sont devenus méconnaissables après les séismes et l'invasion de ces saloperies d'insectes. Il ne reste que des résidus de l'ancien monde. Des mirages. J'ai perdu mes repères. Dès le jour de l'infestation, j'y ai laissé une partie de moi. On l'a tous vécu. Tous ceux qui ont survécu ».

Dans le plus grand dénuement, la métamorphose la plus sensible est, en fin de compte, celle de Jack, jeune heureux muté en homme aguerri qui n'hésite pas à étouffer la nostalgie, et à tuer. Tel est le prix de la survie.

David Vilan